

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

In Memoriam

*« Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant »*

Guillaume Apollinaire (*L'Émigrant de Landor Road*
Alcools – poèmes 1898-1913)

Ce vendredi ne fut pas, chez nous, particulièrement sanglant, je n'ai relevé que deux faits divers : 16 blessés légers dans une collision entre un tramway et une voiture à Lyon La Part-Dieu, pas de quoi fouetter un chat, et trois étudiants chinois fauchés à Blagnac par un automobiliste fêlé. De toutes façons, ça ne coûte pas cher en France, par les temps qui courent, la peau d'un Chinois. Deux ans de prison ferme pour le meurtrier raciste d'un commerçant d'Aubervilliers en 2016 ; il est vrai que l'assassin avait quinze ans à l'époque, et qu'il sera bien pire à sa libération, dans douze mois, pour bonne conduite. Bon, je sais, le vendredi évoquait pour Apollinaire la mort du Christ. Ce n'était pas vraiment d'un enterrement qu'il s'agissait. On ne voyait pas non plus de nuages noirs dans le ciel blanc et pluvieux, ils étaient plutôt gris, et le Diable ne battait pas sa femme – je suppose que c'est à cette expression proverbiale que se réfère le quatrième vers, en la renouvelant – nul rayon de soleil n'éclairerait la pluie ce jour-là, au-dessus du crematorium du Père Lachaise. Et pourtant, allez savoir pourquoi, ce sont les vers qui me sont venus à l'esprit en entrant dans cette sinistre usine qui tournait à plein rendement et où l'on s'apprêtait à réduire en cendres les restes de notre ami.

Le pire quand on avance dans le grand âge n'est pas l'approche de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

sa propre mort : on a eu tout le temps de s’y habituer, et les plus vieux finissent parfois par ne plus y croire, j’en ai vu des exemples. Non, le plus pénible est de voir la cohorte des morts qui nous accompagnent depuis notre enfance enfler subitement, rejointe par ceux qui ont si longtemps partagé notre vie, et à qui tant de souvenirs communs nous liaient. Ne resteront bientôt plus autour de nous, à de rares exceptions près, que les jeunes. Nous les aimons, bien sûr, et pour certains bien plus que ceux qui disparaissent. Sur eux se reportent désormais toutes nos espérances. Mais ils appartiennent à d’autres générations, ils ne partagent pas cette partie de nos souvenirs les plus anciens que les morts emportent avec eux, et beaucoup de leurs codes nous surprennent et nous échappent, même si nous les acceptons de bon cœur. À tout prendre, n’importe quel vieillard préfère de loin leur société à celle de sa classe d’âge qui lui renvoie l’image de son propre déclin. De là le caractère insupportable, quel que soit le dévouement du personnel et le confort que certaines peuvent offrir, de ces maisons de retraite qu’un autre de mes vieux amis compare à « un enfer glacé ». Mais pour moi, la vie de ceux qui ont longuement partagé la nôtre est plus précieuse que la mienne.

J’ai rencontré René Lucquiaud voici bientôt quarante-cinq ans, c’est dire qu’il en était exactement à la moitié de son parcours. Il m’avait précédé de quelques années à l’ENSET¹ où nos chemins n’ont pu se croiser, d’autant qu’il n’en suivit que la dernière année, ayant déjà commencé, je crois, à enseigner. Il me devança d’à peu près autant à l’ENNA, comme « formateur de formateurs », et me fit l’honneur de me charger du discours d’adieu quand il prit sa retraite, toujours cinq ans avant moi. Je croyais bien le

1 ENSET, ENNA : sur ces sigles disparus et cette époque, voir sur ce site [Mon parcours](#) et dans *Témoignages*, le livre [L’École : un monde clos](#).

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

connaître, ayant travaillé à ses côtés pendant vingt ans et bénéficié de sa collaboration très érudite – il avait créé et animé bien avant moi son premier ciné-club et parlait avec délectation des incunables de sa collection de bandes-dessinées – quand j’eus la chance d’organiser pendant trois années consécutives (1972, 1973 et 1974) un séminaire national sur l’utilisation de l’image dans l’enseignement du français, avec l’aide d’une solide équipe de collègues. Ce travail nous avait rapprochés, nous sommes vite devenus des amis, et il faisait partie du cercle très restreint de collègues que nous avons fréquentés. Je savais avec quel soin il préparait ses cours qu’à ma grande surprise il rédigeait entièrement, quel enthousiasme communicatif il apportait à tout ce qu’il entreprenait et avec quel talent oratoire : en 1973, au séminaire de l’image, l’équipe qu’il animait avait entrepris un diaporama décrivant un sorte d’apocalypse, mais n’avait pas eu le temps d’en achever la sonorisation. Nullement découragé, René Lucquiaud, à la lueur d’une bougie, lut de sa belle et forte voix le commentaire. Le récitant était si convaincant qu’il entraîna tout son auditoire, et que ce n’est qu’après qu’on eût rallumé que certains le plaisantèrent sur l’audio-visuel rétro qu’il nous avait servi. Bien entendu, nous connaissions son amour éclairé pour la peinture et le théâtre : il y a moins de deux ans, il venait de Versailles à Paris trois fois par semaine pour les expositions et les spectacles, empruntant l’interminable et minable petit train omnibus, expédition si pénible à notre âge que nous revenions épuisés des dernières visites que nous lui avons rendues.

Toutefois, la formalité du discours d’adieu exigeait plus de matériaux, qu’il fallait demander à l’intéressé. René ne me donna que de rares informations sur sa famille et sa carrière : il était d’une époque où la vie privée n’était pas un vain mot, et a

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

toujours ignoré les réseaux sociaux, trop modeste et trop pudique pour se confier. Aussi la cérémonie d'adieu qui précède l'incinération m'a-telle fait découvrir, comme sans doute à beaucoup d'assistants (nous étions une quarantaine, chiffre remarquable pour les obsèques d'un nonagénaire) bien des aspects inattendus de ce qu'il fut. J'ai dit ailleurs tout le mal que je pensais de l'incinération et du cérémonial qui l'entoure. Toutefois, il semble se codifier. Deux temps importants le composent : les témoignages de la famille et des amis, et la présentation d'un montage vidéo de photos et éventuellement de films retraçant la vie du défunt. C'est ainsi que j'ai appris que René ne vint pas à l'enseignement par vocation, ce qui ne pouvait se deviner tant il apportait de passion à son métier. En fait, son père s'était opposé à sa vocation d'artiste, et il en avait souffert, compensant cette frustration en pratiquant le dessin, la peinture (j'en avais eu quelques aperçus dans ses dernières années, par l'exposition de collages qu'il fit à Versailles), et le théâtre amateur, comme acteur, metteur en scène, décorateur, créateur de costumes. Une petite exposition avait été organisée au fond de la salle, et je puis assurer que par la qualité du dessin, l'originalité de la conception et la beauté de l'exécution, ses costumes n'avaient rien à envier aux œuvres de Jean Hugo ou de Gischia. Il a pu nous cacher certains talents, non sa grande générosité, son affabilité, son enthousiasme son courage et sa lucidité jusqu'à la fin de son dernier combat, où il a poursuivi ses travaux : c'est tout cela que je retiendrai de lui.

Mon cher René, j'ai appris par Internet que tu avais passé la nuit suivante dans le salon Alizés de Civry : je crois que cela t'aurait plu. Avant de te quitter, nous t'avons longuement applaudi : tu l'avais bien mérité.

Lundi 13 novembre 2017